

Statuaire et étrangeté

Michel Vaïs

Numéro 96 (3), 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25916ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vaïs, M. (2000). Compte rendu de [Statuaire et étrangeté]. *Jeu*, (96), 61–63.



Électre, mise en scène par
Brigitte Haentjens à l'Espace
GO. Sur la photo : Anne-
Marie Cadieux (*Électre*),
Anne Dorval (*Chrysothémis*)
et Christiane Pasquier (le
chœur et le coryphée).
Photo : André Panneton.

MICHEL VAÏS

Statuaire et étrangeté

Monter aujourd'hui une vraie tragédie grecque expose à bien des difficultés. Voilà sans doute pourquoi, au Québec, la plupart des metteurs en scène ne s'y risquent que rarement. (Je ne parle pas du répertoire de Racine ou de Corneille, que l'on fréquente plus volontiers.) Pour une mise en scène de réussite, combien de fous restent dans la mémoire comme un souvenir douloureux !

Si *les Troyennes* de l'Eskabel, dans le somptueux amphithéâtre de pierres au cœur de la forêt mauricienne, ont su séduire le public en 1999 et en 2000, la même pièce don-

née au Théâtre du Nouveau Monde dans la mise en scène d'Alice Ronfard, en 1993, m'avait moins convaincu. Il me reste aussi en mémoire, sur cette scène, le gênant Jason laborieusement campé par Robert Gravel en 1986. Car, si le metteur en scène Jean-Pierre Ronfard avait su habilement diriger Sophie Clément en *Médée*, il avait échoué à rendre crédible son grand ami Robert, qui avait l'air absolument piteux avec sa toison d'or comme un fardeau sur

Électre

TEXTE DE SOPHOCLE. MISE EN SCÈNE : BRIGITTE HAENTJENS, ASSISTÉE DE MANON BOUCHARD ; SCÉNOGRAPHIE : GABRIEL TSAMPALIEROS ; COSTUMES : FRANÇOIS ST-AUBIN ; ÉCLAIRAGES : GUY SIMARD ; MUSIQUE ORIGINALE : ROBERT NORMANDEAU ; MAQUILLAGES ET COIFFURES : ANGELO BARSETTI. AVEC MARC BÉLAND (ORESTE), ANNE-MARIE CADIEUX (ÉLECTRE), ANNE DORVAL (CHRYSOTHÉMIS), DENIS GRAVEREAUX (LE PRÉCEPTEUR D'ORESTE), GREGORY HLADY (ÉGISTHE), ANDRÉE LACHAPELLE (CLYTEMNESTRE), CHRISTIANE PASQUIER (LE CHŒUR ET LE CORYPHÉE) ET GUY TRIFIRO (PYLADE). PRODUCTION DE L'ESPACE GO, PRÉSENTÉE DU 18 AVRIL AU 20 MAI 2000.

son dos¹. Il n'est pas toujours facile de naviguer « entre le pensum, le ridicule et le rire² ». Le chemin, périlleux, semble présenter pour les acteurs l'aspect d'une corde raide malicieusement tendue au-dessus d'un gouffre.

S'ajoute à ces difficultés d'interprétation la question du chœur. Une compagnie professionnelle ne peut pas toujours engager vingt-cinq interprètes, comme l'a fait Jacques Crête à l'Eskabel, pour composer un chœur crédible. Dans sa mise en scène, Brigitte Haentjens résout le problème en faisant jouer à une Christiane Pasquier remplie d'aplomb à la fois le chœur et le coryphée.

Par ailleurs, au moment d'aborder ce travail, la metteuse en scène a dû choisir une des nombreuses *Électre* disponibles. Car, bien avant Eugene O'Neill et Jean Giraudoux, qui en ont chacun proposé une version, les trois grands tragédiens grecs ont écrit chacun leur *Électre*. Au texte d'Euripide, où l'héroïne pleure en silence, et à celui d'Eschyle, où Oreste prend la première place, Brigitte Haentjens a préféré l'*Électre* de Sophocle. Là, écrit-elle dans le programme de l'Espace GO, cette femme se bat. Et elle aime les femmes qui luttent, qui expriment leur colère, même si c'est pour une mauvaise cause (car, ici, la vengeance mènera tout droit au matricide).

L'histoire de la pièce nous situe dans les suites de la guerre de Troie. Agamemnon, qui avait accepté d'accompagner son frère Ménélas à Troie, a décidé de sacrifier sa fille Iphigénie pour obtenir des dieux des vents favorables au départ de sa flotte. Quand il revient de la guerre, victorieux, sa femme Clytemnestre l'assassine avec la complicité de son amant Égisthe, envoie en exil son fils Oreste et place sa fille Électre sous surveillance. La pièce nous fait assister, plusieurs années plus tard, à la vengeance d'Électre. Avec l'aide de son frère, revenu inopinément, elle parvient à se débarrasser de sa mère et de l'amant usurpateur.

Bien qu'ayant choisi de monter la pièce de Sophocle, Brigitte Haentjens avoue préférer le personnage de Clytemnestre à celui d'Électre, car la première est une femme plus moderne, qui a « refait sa vie », tandis que sa fille reste à ressasser le passé. En défendant aveuglément la mémoire de son père, Électre ne se rend pas compte qu'elle baigne dans le sang.



1. Voir mon article, « Le jeu tragique », dans le dossier Tragédie, *Jeu* 68, 1993.3, p. 10-30.

2. *Ibid.*, p. 22.

La production de l'Espace GO se caractérise par une scénographie comme toujours impressionnante de Gabriel Tsampalieros. Des rochers plats, noirs et luisants sont placés irrégulièrement de cour à jardin pour former une falaise ou une route grossière. Sous les éclairages de Guy Simard, les aurores et les crépuscules animent le lieu d'une solennité que viennent trouer les plaintes lointaines et les cris d'animaux déchirants dus au concepteur sonore Robert Normandeau. Là-dessus, les costumes multicolores, sans âge, de François St-Aubin, mettent des notes vivantes dans cette ambiance lugubre.



Anne-Marie Cadieux dans
Électre (Espace GO, 2000).
Photo : André Panneton.

Quant au jeu des acteurs, je dirais qu'il relève de la statuaire. Par moments, en effet, les personnages s'immobilisent, prenant une pose particulière ou étrange, sans cesser de dire leur texte avec émotion et vérité. Ainsi, *Électre* apparaît dans toute une scène raide, légèrement courbée, frappant brusquement et à plusieurs reprises le sol de sa main droite (geste que sa suivante imite ensuite) ; plus tard, on la voit à genoux, légèrement tremblante, poings et yeux fermés pendant tout un monologue ou une suite de répliques. Ce procédé m'a rappelé le jeu d'Antoine Vitez et des comédiens qu'il dirigeait. Il a pour objectif de tuer le réalisme, donc, l'emphase dramatique et l'identification au premier degré, et pour effet de proposer à l'imagination du spectateur des images corporelles qu'il peut associer librement au discours qu'il entend. Ces images ajoutent à l'émotion, ou s'y opposent, attirant la pensée vers d'autres directions. Il arrive aussi qu'elles jurent tellement avec la situation que ces poses apparaissent insolites, farfelues ou carrément ridicules. Je me rappelle avoir vu toute une salle s'esclaffer devant certaines « statues humaines » d'Antoine Vitez, au Théâtre des Quartiers d'Ivry, à des moments où le contexte tragique aurait plutôt commandé le recueillement du spectateur. Bref, cette maladie de la statuaire est un des ingrédients de ce que je considère aujourd'hui comme le maniérisme français en matière de jeu théâtral.

Il ne faut pas croire cependant que ces poses – risquées – sont toujours mauvaises. J'ai été très touché par l'émouvante scène de retrouvailles entre *Électre* et Oreste. Les deux protagonistes apparaissent longuement couchés en levrette, le frère derrière la sœur, dans une pose amoureuse qu'un baiser incestueux vient encore souligner. C'était d'une troublante intensité, aussi beau que dérangeant. Anne-Marie Cadieux et Marc Béland nous ont offert là la meilleure scène que j'aie vue à GO depuis leur performance dans *Quartett* de Heiner Müller, signé par la même Brigitte Haentjens.

Pour ce qui est du reste de la distribution, si Anne Dorval s'en tire efficacement avec sa voix bien placée, il n'en est pas de même pour Gregory Hlady. Son *Égisthe* maniéré a l'air un peu d'un extra-terrestre. Quand il demande : « Où sont ces étrangers ? », avec son accent slave, il semble jouer dans une pièce burlesque. Enfin, la belle et grande et magnifique Andrée Lachapelle a du mal à faire croire à la grandeur de la reine Clytemnestre. Dès son entrée en scène – en trombe ! –, avec son chapeau-turban gros comme un œuf de Pâques sur la tête, on cherche vainement en elle la majesté. La voix haut perchée qu'elle emprunte ne l'aide pas, ni les rochers irréguliers du décor, qui menacent sa gloire autant que son équilibre. ■